

## Compte rendu

---

« "Bousille et les justes" »

Jean-Marc Larrue

*Jeu : revue de théâtre*, n° 56, 1990, p. 152-154.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/27130ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

On sort de la représentation en se disant qu'on s'est bien amusé, que cela ne fait pas de doute. Mais ce plaisir se fait peut-être au détriment du texte lui-même, ramené ici à des considérations plutôt superficielles et sans réelles conséquences. Or, il faut bien le dire, *Panique à Longueuil* est l'un des meilleurs textes dramatiques parus au Québec au cours de la dernière décennie. Cette production, pour amusante qu'elle soit, n'aura pas réussi à en faire la preuve.

jean-françois chassay

## «bousille et les justes»

Texte de Gratién Gélinas. Mise en scène : André Brassard, assisté de Monique Duceppe; décor : Michel Crête; costumes : François Barbeau, assisté d'Anne Duceppe; éclairages : Luc Prairie; bande sonore : Richard Soly. Avec André Montmorency (Bousille), Gilles Renaud (Henri Grenon), Rémy Girard (Phil Vezeau), Rita Lafontaine (Aurore Vezeau), Amulette Garneau (la mère), Martin Drainville (Nolasque), Sylvie Ferlatte (Noëlla Grenon), Julie Burroughs (Colette Marcoux), Roger Larue (l'avocat) et J.A. Robert Paquette (le garçon d'hôtel). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée à la Salle Port-Royal de la Place des Arts du 11 avril au 19 mai 1990.

### des attentes comblées

C'est le 17 août 1959, soit plus de onze ans après la première de *Tit-Coq* et moins d'un mois avant la mort de Duplessis, qu'était créé le deuxième drame de Gratién Gélinas, *Bousille et les Justes*. La critique, quoique favorable, ne fut pas unanime. Elle reprocha à l'œuvre de s'éterniser, de maltraiter gratuitement la religion et la famille, de sombrer parfois dans la grossièreté et la vulgarité. En dépit de ces réserves, la pièce obtint un succès considérable, plus retentissant encore que celui de *Tit-Coq*.

Il faut dire que, sensible à la critique, Gélinas avait, avant l'édition du drame (en 1960), peaufiné l'intrigue, resserré et épuré le dialogue, et entièrement réécrit le dernier acte (duquel Bousille est désormais absent). Comme ces changements ont été effectués après la première, on peut difficilement juger de leur importance



(surtout quand on n'a pas vu la production initiale). Le résultat, de toutes façons, est que *Bousille et les Justes* s'impose aujourd'hui comme une œuvre majeure et une œuvre pivot du répertoire.

L'intérêt de la pièce tient moins à son intrigue qu'à ses dialogues et à ses personnages d'un grand réalisme. L'histoire est presque banale. Blaise Belzile, dit Bousille, cousin bonasse et à tout faire des Grenon, assiste, bien malgré lui, à une bagarre qui oppose le cadet des Grenon à un rival, amoureux de Colette Marcoux. Le rival meurt. La pièce, qui s'étend sur deux jours, met en scène la famille Grenon, débarquée dans la grande ville pour assister au procès du cadet de la famille. Très vite, on apprend que l'issue de ce procès tient au témoignage que s'appête à livrer Bousille. C'est à Bousille que la famille devra de marcher la tête haute ou de perdre sa réputation. Un criminel chez les Grenon, c'est sérieux! À force d'intimidations et de pressions (morales et physiques), cette famille de «Justes» parvient à convaincre Bousille de se parjurer. Le résultat est

«À force d'intimidations et de pressions (morales et physiques), cette famille de «Justes» parvient à convaincre Bousille de se parjurer.» Sur la photo : André Montmorency (Bousille) et Gilles Renaud (Henri Grenon). Photo : Alix et Gagné inc.

immédiat. Tandis que le clan Grenon célèbre l'honneur retrouvé — et la libération du jeune frère —, Bousille se pend, désespéré d'avoir menti.

*Bousille et les Justes* aurait pu tourner au mélo ronflant, aujourd'hui vieilli. Il n'en est rien. C'est au contraire un drame qui demeure d'actualité. Et cela en dépit de bondieuseries, qui paraissent aujourd'hui bien folkloriques (et anodines), et de personnages caricaturaux (comme cette mère gâteuse avant l'âge et cet improbable frère Nolasque tombé d'on ne sait où) qui seraient plus à leur place auprès de Fridolin que dans ce drame véritable et «universel», ainsi que le qualifie Gélinas lui-même.

André Brassard, auquel la Compagnie Jean-Duceppe a confié la mise en scène de *Bousille et les Justes*, a évité les écueils que comporte encore le texte. Il s'en est tenu au drame humain, à l'orgueil et à l'hypocrisie qui le causent. Quant au reste (les allusions à la religion, à la situation linguistique, au terroir de l'ère duplessiste, à la famille), il l'a relégué au rang d'accessoire comique, et c'est très bien ainsi. Brassard a choisi, parmi bien des Bousille virtuels, un Bousille martyr, condamné à disparaître dans une société où la réputation, l'argent, la force, les intérêts dérisoires et les petites crasses règlent les rapports humains. Cette société ne peut souffrir l'innocence. Le propos n'est pas neuf, bien sûr, mais Brassard prouve avec force qu'il n'est ni déplacé ni dépassé.

Le spectacle qu'il nous propose est d'une grande efficacité dramatique. La scène s'ouvre sur une chambre d'hôtel du «downtown Montréal», tout près du Palais de Justice. Comme il se doit, le service se fait en anglais (on est en 1959). La famille Grenon, de Saint-Tite, rentre bruyamment dans la chambre et dans la salle de bain attenante. Son arrivée est plutôt drôle, mais on sent déjà de l'électricité dans l'air. Et l'émotion nous gagne comme par magie, entre les bruits de chasse d'eau importuns, les combines louches qu'on règle à grands coups de gueule au téléphone, les petits coups de remontant pour garder le moral, les tapes sur les fesses (avec les réflexions idoines) et l'inénarrable course au

chapelet. Bousille lui-même, qui participe à ce cirque animé et bruyant, a alors tout de l'idiot du village dont on rit de bien bon cœur, simplement et sans malice. Sans plus.

Dire précisément quand l'œuvre tourne véritablement au drame est difficile, car Brassard joue sur les nuances et les demi-tons. Ce n'est jamais la franche rigolade, jamais non plus l'insoutenable drame réaliste auquel nous ont habitués les Américains, par exemple. C'est plutôt une évolution subtile, imperceptible. Du grand art, servi par des interprètes impeccablement dirigés et supérieurement doués.

André Montmorency, qui ne cesse de nous étonner par sa polyvalence, incarne un Bousille simple et d'une grande noblesse à la fois. Sa performance tient du paradoxe, comme s'il parvenait à imposer son personnage à force de discrétion et d'effacement. Son Bousille est inoubliable, puissant et pathétique, à mille lieues du mélo. Quant à Gilles Renaud (Henri Grenon), il est la parfaite antithèse de Bousille. Tous deux s'imposent avec force par la retenue d'où sourdent, dans un cas, une douceur et une naïveté extrêmes; dans l'autre, une rage et un orgueil démentiels. Gilles Renaud est terrifiant, mais son jeu est intériorisé. Un autre beau paradoxe.

Le rôle de Phil Vezeau (le vendeur de «chairs usagés», roublard et flagorneur comme il se doit) présente moins de difficultés, sans doute. S'il n'exige pas un jeu aussi nuancé et subtil que les précédents, il n'en exige pas moins beaucoup de souplesse. Et Rémy Girard excelle dans ce bon vivant, poltron et fort en gueule. Quant à Rita Lafontaine (en Aurore Vézeau), elle évolue avec aisance et naturel dans des univers pourtant très différents. Elle apaise les innombrables tempêtes de bénitier que ne cesse de déclencher sa mère (Amulette Garneau), mais attise en même temps la cruauté sans borne de son frère (Gilles Renaud) dont elle partage l'orgueil insensé. Quant aux autres personnages, qui sont plus effacés ou plus épisodiques, ils sont également bien servis par des interprètes consciencieux. Seul l'avocat (joué par Roger Larue) manque parfois de crédibilité. Quand au frère Nolasque, il déçoit.



Martin Drainville, qui nous a habitués à mieux, a un jeu beaucoup trop crispé, beaucoup trop brusque pour faire rire. Les reparties tombent à plat, le plus souvent.

Et tout ce beau monde s'anime dans un décor simple et austère de Michel Crète, qui ne manque pas de réalisme et d'harmonie. Un décor de transit, impersonnel, qui convient bien à cette faune de passage.

Cette dernière production de *Bousille et les Justes* est remarquable à bien des égards mais, surtout, elle consacre le talent d'un auteur habile et d'un metteur en scène exceptionnel servis par des interprètes consciencieux et de grand talent.

jean-marc larrue

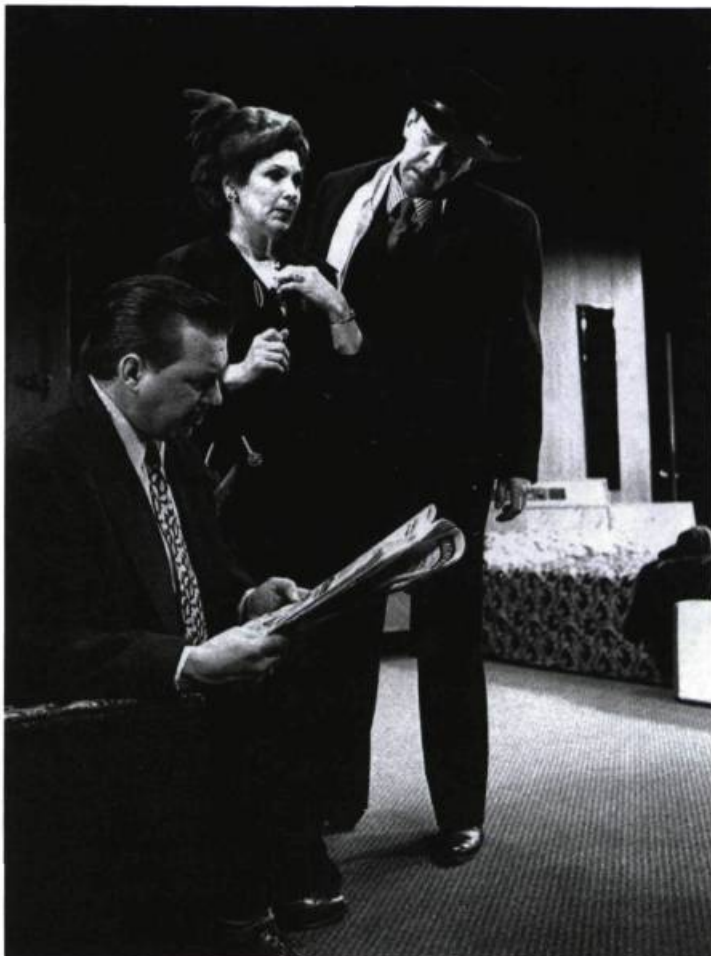
## «les gars»

Texte de Jean Barbeau. Mise en scène : Claude Maher; éclairages et bande sonore : Yves Desjardins. Avec Claude Michaud, Jean-Pierre Chartrand, Michel Dumont et Renée Cossette. Production du Théâtre la Relève à Michaud, présentée du 5 juin au 1<sup>er</sup> septembre 1990.

Depuis le début des années 1980, de nombreux auteurs ont tenté une intrusion dans le non-dit de la condition masculine chez des hommes qui vivent ou tentent de vivre avec des femmes. Créés pour la première fois chez Jean-Duceppe en 1983, repris périodiquement depuis 1985 à la Relève à Michaud et présentés même au réseau de télévision Quatre Saisons, *les Gars* de Jean Barbeau marquent une étape importante dans cette prise de la parole par les hommes, dans l'expression de leurs faiblesses, de leurs souffrances et de leurs désirs.

### des personnages bien définis

Une des forces de la pièce de Barbeau est la rencontre heureuse entre trois personnages bien définis et trois comédiens chevronnés et bien dirigés qui ont su rendre l'esprit et la psychologie de ces personnages avec une grande justesse : Gustave Lemay (Claude Michaud), vendeur de



châssis, Henri Dumas (Michel Dumont), travailleur social, et Robert Guindon (Jean-Pierre Chartrand), professeur d'université. Un quatrième personnage, plus épisodique, complète la distribution : Sylvie (Renée Cossette), 16 ans, la gardienne d'enfants chez les Dumas.

«Un criminel chez les Grenon, c'est sérieux!»  
Sur la photo : Rémi Girard (Phil Vezeau), Rita Lafontaine (Aurore Vezeau) et Gilles Renaud (Henri Grenon). Photo : Alix et Gagné inc.

Ces trois hommes autour de la quarantaine habitent un quartier typique, très classe moyenne, dans une banlieue moderne coincée entre un aéroport et une autoroute. On les retrouve au retour du travail, un vendredi soir de juin vers les six heures, dans la cour de Gustave qui les a invités à prendre une bière et à se baigner. Et c'est autour de la piscine que ces hommes vivront les premiers instants de ce qui s'annonce